

Après *La Mère Machine*, Sergio Aquindo, inventeur d'histoires, dessinateur, graveur et illustrateur, prépare deux nouveaux ouvrages.

Par Astrid Deroost

# Sergio Aquindo

## Dessinateur d'invention



**S**ergio Aquindo est-il un inventeur ? En référence muette, l'Argentine du début du xx<sup>e</sup> siècle, prospère, terrain d'action de découvreurs exaltés. Un ingénieur précurseur s'essaie à la création de mécaniques humaines, planches techniques, anatomiques et aquarellées à l'appui. Son catalogue de mères-machines convaincra-t-il ? Ses Robusta, Practica et autres Auxilia, douées de vertus

prometteuses et évolutives, passeront-elles le stade de l'utopique prototype ? Le lecteur y croit. Presque.

«*J'aime travailler sur cette ligne-là. Quelque chose dans le dessin montre que ni les machines (!), ni le monde de cette époque ne pouvaient marcher... Je ne suis pas quelqu'un de rationnel mais le fait de rationaliser me fait rire.*» Dans *La Mère Machine* (Rackham, 2009), comme dans son précédent opus, *Les Jouets perdus de Romilio Roil* (R de Réel), Sergio Aquindo, dessinateur virtuose, graveur, illustrateur, auteur, joue de sa fascination pour la figure de l'inventeur et l'esthétique proto-industrielle. Un temps de science, de technique et d'histoire incertain dans lequel l'artiste glisse ses docu-fictions aussi précises qu'imaginaires.

«*Tout n'était pas aussi carré, établi qu'aujourd'hui. Artistiquement, ce flou-là m'intéresse*», explique-t-il. L'Argentin de 36 ans, installé en France depuis dix ans, a commencé par dessiner dans la presse de sa province de Mendoza, à grands pas frontalière du Chili. Il exerce

aujourd'hui son talent d'illustrateur dans les colonnes du journal *Le Monde*, du *Magazine littéraire*, fréquente les revues *XXI*, *Le Tigre* ou *Tango*, dans laquelle son trait croise le fantôme de Cortázar.

Sergio Aquindo s'amuse, en passant, des clichés tango et pampa qui souvent l'environnent. «*Quand j'ai quitté Mendoza, je partais soit pour Buenos Aires, soit pour l'Europe.*» Après avoir parcouru les capitales, de Londres à Lisbonne, l'artiste a finalement élu Paris, juste synthèse entre chaleur humaine et effervescence urbaine. Et où le fait d'écrire, de dessiner ou de bayer à la terrasse d'un café, est un gage de normalité.

Initialement formé au graphisme technique, puis un peu au cinéma, Sergio Aquindo le concède volontiers : «*Un plan me fait beaucoup plus rêver qu'une peinture. Il y a un peu de raideur technique dans mes dessins et cela me plaît.*» Il a ensuite mené sa recherche artistique en autodidacte, notamment dans la proximité (intellectuelle) de Roberto Arlt – initiateur de la littérature urbaine argentine, journaliste et inventeur raté – et d'Alberto Breccia, maître du clair-obscur.

«*C'est lui qui m'a donné envie de dessiner. Et dessiner et raconter des histoires, cela va ensemble*», reconnaît l'artiste, sensible aussi, dans le domaine du 9<sup>e</sup> art, aux travaux de Carlos Nine, José Muñoz et de Lorenzo Mattotti. Intéressé par les auteurs (français) qui, tel Olivier Bramanti, allient recherche plastique et narrative. Sergio Aquindo cite encore Horst Janssen et d'autres artistes allemands dont l'œuvre fait écho à la composante expressionniste du dessin argentin. Mais ni ses affinités graphiques, ni ses courtes incursions dans la bande dessinée (avec notamment une adaptation de Robert Musil) ne le détournent de ses propres constructions.

